

# ZEND-AVESTA,

*Pestonja Monach* OUVRAGE *Editor of Sam-i Samudra*

## DE ZOROASTRE,

CONTENANT les Idées Théologiques, Physiques & Morales de ce Législateur, les Cérémonies du Culte Religieux qu'il a établi, & plusieurs traits importants relatifs à l'ancienne Histoire des Perses :

*Traduit en François sur l'Original Zend, avec des Remarques ; & accompagné de plusieurs Traités propres à éclaircir les Matières qui en sont l'objet.*

Par M. ANQUETIL DU PERRON, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & Interprète du Roi pour les Langues Orientales.

---

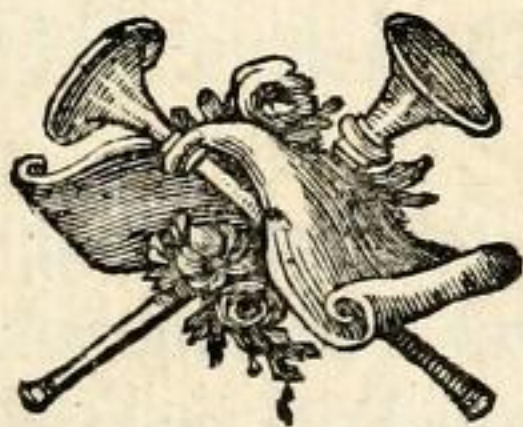
### TOME PREMIER.

---

#### PREMIERE PARTIE,

*Qui comprend L'INTRODUCTION AU ZEND-AVESTA, formée principalement de LA RELATION DU VOYAGE DU TRADUCTEUR AUX INDES ORIENTALES, suivie du PLAN DE L'OUVRAGE ; & un APPENDIX sur les Monnoyes & Poids de l'Inde, sur quelques objets d'Histoire Naturelle & de Commerce, & sur les Manuscrits Orientaux du Traducteur :*

Ornée de Planches gravées en taille douce.



A PARIS,

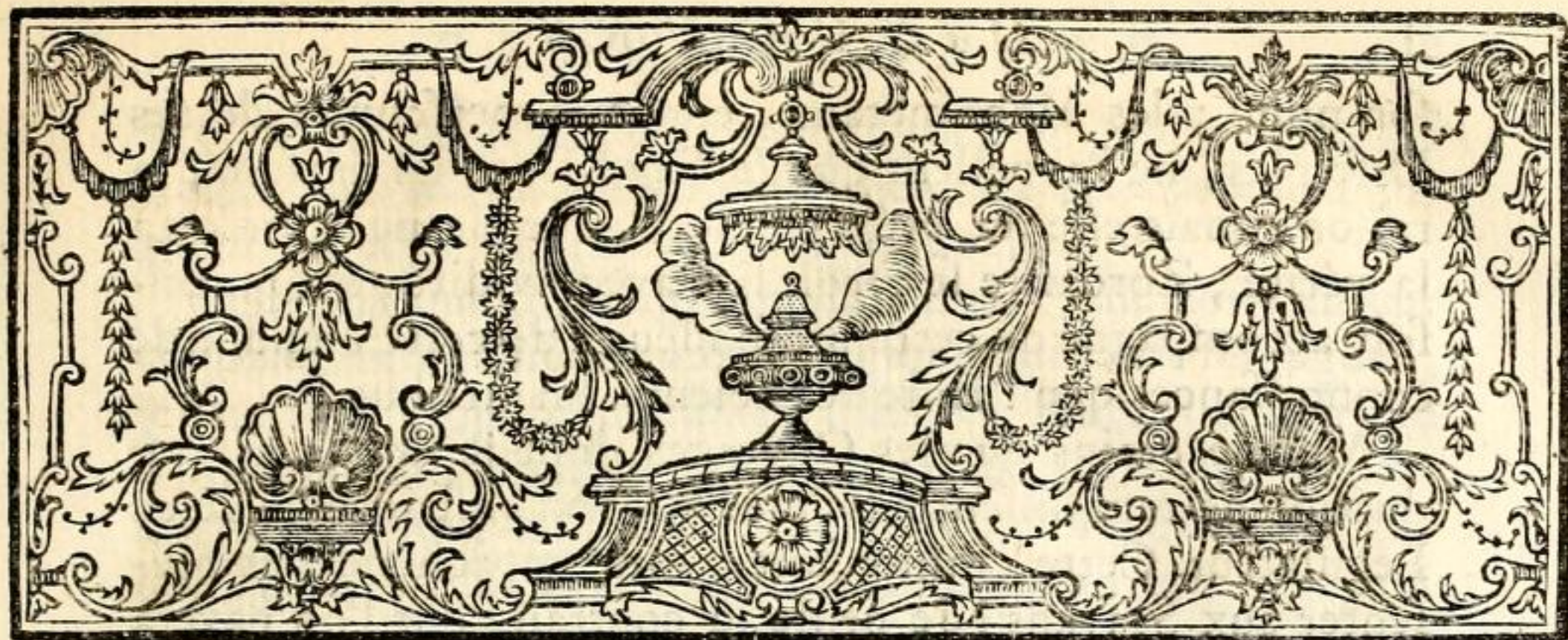
Chez N. M. TILLIARD, Libraire, Quai des Augustins, à S. Benoît.

---

M. DCC. LXXI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





# DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

OU

INTRODUCTION

AU ZEND-AVESTA,

*QUI renferme le VOYAGE du Traducteur aux Indes Orientales ; l'HISTOIRE de la retraite des Parses dans l'Inde , & les événemens les plus considérables qui concernent ce Peuple fugitif , jusqu'en 1760 ; & des détails relatifs aux LIVRES ZENDS , aux différens Exemplaires sur lesquels on les a traduits , & à l'ordre selon lequel on a cru devoir les distribuer.*

**L**E nom seul de l'Ouvrage que je présente au Public suffiroit pour lui assurer un accueil favorable , si le fonds des choses répondoit à ce que le titre annonce. Tout doit intéresser dans un Législateur aussi célèbre que Zoroastre. Les Auteurs Grecs & Latins en font l'éloge le plus pompeux ; à la naissance du Christianisme , plusieurs Hérétiques crurent relever le mérite de leurs Ouvrages en les revêtant de



## VOYAGE AUX INDES

## ORIENTALES.

I<sup>e</sup>. PARTIE.

I. LA Religion & l'Histoire des Perses sont des objets intéressans par eux-mêmes, & qui méritent de plus l'attention des Sçavans, à cause des liaisons que ce Peuple a eues avec les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, & même avec les Chinois. Mais s'en rapporter uniquement à ce que les Anciens nous apprennent de cette Nation, ce seroit s'exposer à n'en prendre qu'une idée imparfaite. Les Ouvrages qui traitoient à fond de son Histoire & de sa Religion n'existent plus; & ceux qui ont échappé au tems, ne peuvent nous en donner une connoissance sûre & satisfaisante.

Ces réflexions engagerent, sur la fin du siècle dernier, le sçavant Docteur Hyde à approfondir une matière jusqu'alors à peine effleurée. Il feuilleta les Auteurs Arabes & Persans, joignit à ces Monumens le témoignage des Voyageurs, & les lettres que plusieurs de ses amis lui avoient écrites de l'Inde, & composa son fameux Ouvrage sur la Religion des Perses.

Ce Livre peut passer pour le seul qui donne sur les Perses une suite de détails instructifs pris des Ouvrages des Orientaux. Malheureusement les principales sources où M. Hyde les a puisés, ne sont pas de la première antiquité. Le Docteur Anglois cite particulièrement le *Farhang Djehanguiri*, Dictionnaire Persan, commencé dans le seizième siècle, sous le regne de Schah Akbar, & achevé dans le dix-septième, sous celui de Djehanguir; il rapporte plusieurs passages du *Viraf-namah* & du *Sad der*, Ouvrages postérieurs de beaucoup à Zoroastre, & dont il ne possédoit que les traductions faites en Persan moderne. Mais comme ce Docteur ne sçavoit ni le Zend ni le Pehlvi [1], on ne

Mém. de l'Ac.  
des Bell. Lett.  
T. XXXI. p.  
380. not. 9.

---

[1] Ce point sera prouvé à la fin du Discours Préliminaire.



Tirvikarey est une Aldée dont la Pagode est célèbre dans le Pays. Cette Pagode est un grand Bâtiment à trois enceintes, séparées par des cours ; le Sanctuaire est dans la troisième enceinte. Je ne pus entrer que dans la première, où je vis le Lingam sur lequel les jeunes Brahmines perdent leur virginité. Cette enceinte renferme plusieurs chambres obscures, occupées par des Brahmes. La pyramide qui étoit sur la porte, attira particulièrement mes regards. Cette pyramide est à plusieurs étages, & si haute, qu'une balle de fusil pouvoit à peine porter à la pointe. Elle ne diffère pas, pour la forme de celles de la Pagode de Schalembrou, dont M. le Comte de Caylus a donné la description dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. A gauche de la Pagode de Tirvikarey est un grand Talaw (ou étang) de plus de vingt toises en quarré, garni tout autour de marches de pierre qui vont en talus jusqu'au fond, & se réunissent à un petit Pagotin qui est au milieu. On rencontre souvent dans les terres de ces grands Étangs qui servent aux purifications. Il y en a qui ont coûté plus de cinq cens mille livres à construire. Les Indiens riches font ces dépenses pour perpétuer leur nom, ou pour expier quelque faute considérable.

J'arrivai à Gengy, qui est environ à quinze cosses de Pondichery, le 2 Février 1756, le visage brûlé par plusieurs coups de Soleil, & les yeux couverts d'écailles qui me permettoient à peine de les ouvrir : j'avois fait la route à cheval & dans le fort de la chaleur.

M. Legris commandoit dans ce Poste. J'avois eu occasion de le voir à Pondichéry : il me reçut avec toute la politesse, & eut pour moi tous les égards que je pouvois attendre d'un galant homme & d'un ami de M. de Goupil. Il écrivit même à M. Deleyrit, pour l'engager à augmenter mes appointemens. Sa Lettre n'eut pas plus d'effet que les miennes. J'étois parti sans faire d'adieux, sans prendre même congé du Gouverneur, pour éviter les remises, & cette démarche n'avoit pas été approuvée. Il fallut donc me borner à mes appointemens, & me résoudre à vivre de lait, de riz & de légumes, pour être en état de

VOYAGE  
aux Indes  
Orientales,  
Ie. Partie.

T. XXXI.  
Histoire, p. 45.



Boudier, Jésuite du Bengale ; il m'envoyoit la longueur du Pendule qui battoit les Secondes à Schandernagor. Cette Lettre , qui étoit très polie , & renfermoit des offres de service, me donna quelqu'envie d'aller à Bengale. Huit jours après je reçus de ce Missionnaire une seconde Lettre , dans laquelle il corrigeoit les calculs de la première ce ; qui me fit soupçonner que la tête du bon Pere commençoit à s'affoiblir.

VOYAGE  
aux Indes  
Orientales ,  
1e. Partie.

Le vin est absolument défendu aux fiévreux de Gengy. Mais, comme quand il n'est question que de m'incommoder, je ne sçai rien refuser à mes amis, je me laissai aller à un repas qui se donnoit dans la famille de M. de Goupil. J'y bus quelques verres de vin, & la fièvre me reprit. Le fort du mal passé, je résolus de quitter la Côte pour changer d'air, & de m'embarquer pour le Bengale. Ce voyage ne fut pas approuvé ; malgré cela, M. De Leyrit voulut bien me donner des Lettres pour le Directeur de Schandernagor ; & le Pere Lavour, qui avoit de l'amitié pour moi, me recommanda fortement aux Jésuites de ce Comptoir.

Le Vaisseau l'*Indien* sur lequel j'étois, mit à la voile le premier Avril 1756. La fièvre me reprit le jour même que je me rendis à bord ; &, comme je n'avois embarqué ni matelas, ni couverture, les planches de ma chambre me servirent de lit jusqu'au quinze Avril que nous mouillâmes à Goulpil, dans les bancs qui sont à l'embouchure du Gange. Je quittai alors le Vaisseau, & remontai ce fleuve dans la Penisse, pour arriver plus promptement à Schandernagor. Mais un nouvel accès de fièvre m'obligea de descendre à Bernagor, à quelques cosses de Folta, premier Fort du Nabab de Bengale au bas du Gange.

Bernagor est connu pour les Bastas & autres étoffes soie & coton, qui s'y fabriquent. Ce Village est peuplé de Chrétiens Noirs, qui autrefois dépendoient des Portugais, & qui lorsque j'y passai étoient sous la protection des Hollandois. La plupart des maisons sont des lieux de débauche. La plus considérable étoit alors celle de Catau. Au haut de la porte on voyoit une croix, à droite en entrant une chapelle dédiée à la Vierge, & à gauche une à saint Antoine.



VOYAGE  
aux Indes,  
Orientales,  
I<sup>re</sup>. Partie.

Près de Sacrigali, je rencontrai un *Rinoceros* nouvellement pris dans les montagnes, que l'on menoit au Nabab de Bengale. Il étoit à-peu-près de la hauteur d'un âne. On lui avoit lié le corps en travers avec de grosses cordes; & deux grands cables tenant à ces cordes par des nœuds, lui prolongeoient le corps de chaque

---

levés par plusieurs Particuliers Anglois; la fortune de M. Clives, que l'on fait monter à plus d'un million de revenu; près de cinquante millions au profit de la Compagnie Angloise, & qui lui ont servi à prendre Pondichery, ces dépouilles, qui n'ont pas épuisé le Bengale, montrent la richesse de cette Province.

Le Pays lui-même situé entre le vingt-deuxième & le vingt-sixième degré de latitude Septentrionale, n'est pour ainsi dire qu'un pâturage, qu'un potager continuel. Entre Schandernagor & Balassor les chemins sont continuellement coupés par des champs de Nelis (de riz en paille).

Hors le tems des pluies, qui produit quelquefois des dysenteries, le climat du Bengale est très-doux; les corps n'y sont pas desséchés par un Soleil trop brûlant; tout y invite aux plaisirs, & le retour des fonds mis dans le Commerce tranquillise sur des dépenses que l'on est sûr de réparer promptement.

Tel est (ou tel étoit) à peu-près le Bengale. Il n'est pas surprenant, après le tableau que je viens d'en tracer, que tous les Européens aient successivement cherché à s'y établir. C'est si l'on veut un malheur pour ceux qui y ont abordé les premiers; mais d'un autre côté l'émulation a multiplié les Fabriquans, & les Ouvrages se sont perfectionnés.

Que les Européens en possession du Commerce de cette riche Contrée, aient ensuite empêché de nouvelles Compagnies d'y avoir accès; ces procédés ne doivent point étonner: j'ai vu les débris d'un Vaisseau Prussien, qui périt en 1756 sur les bancs de Goulpil. Les François moins intéressés ouvrent leurs Comptoirs à toutes les Nations, & pêchent par-là contre la Politique commerçante que leurs voisins entendent bien mieux qu'eux.

Mais au moins les Européens devroient-ils ménager une mine où ils ont dessein de puiser continuellement. Ces fortunes qui éblouissent l'Angleterre, ces droits immenses que Londres retire des marchandises du Bengale, sont pour le moment. Lorsque les choses seront rétablies dans leur état naturel, c'est-à-dire sur le pied où elles étoient avant la dernière guerre, que lui restera-t-il de cette yvresse de bonheur? Une pauvreté réelle. Le Pays est dévasté, les Ouvriers dissipés; le prix des vivres, & par une suite nécessaire celui des marchandises a haussé considérablement, avec les mêmes frais: que dis-je, avec des frais qui en peu de tems doivent absorber les profits; parce que dans un Pays où l'on n'est que souffert, qui devient Conquérant doit toujours se présenter avec les mêmes forces s'il ne veut pas être opprimé. Les Chefs des Comptoirs, les Conseillers &c. n'en feront pas moins leurs affaires: la diminution du gain & les frais seront sur le compte de la Compagnie, dont les ordres n'effrayeront pas des Employés riches de 50000 l. sterl.

Il suit de ces Observations que des Compagnies établies uniquement pour le Commerce, doivent surtout éviter, lorsque la guerre les divise, de prendre pour champ de bataille le Pays qui fait leur richesse. Mais ces réflexions sont inutiles: tout Commerçant veut l'être exclusivement, & s'endettera souvent pour ruiner son rival.



côté. Cinquante hommes dirigeoient chacun de ces cables; de maniere que quelque effort que fit l'animal, il étoit obligé de céder au plus petit mouvement de tous ces bras réunis.

*VOYAGE  
aux Indes  
Orientales.  
Ie. Partie.*

A Radjemahal, ma jambe se trouva si enflée, que je me vis dans la nécessité d'acheter un cheval. L'embarras étoit d'en trouver. J'étois sous une petite paillotte à prendre quelque repos, lorsqu'un Sayed qui scût que je parlois Persan, m'aborda. Mon état le toucha : il alla lui-même me chercher un Marchand, fit le marché, & me rendit les petits services dont un Voyageur harassé comme j'étois, pouvoit avoir besoin. Ma monture n'étoit pas brillante ; c'étoit un petit cheval roux qui me revenoit à dix-huit livres : la selle consistoit en un morceau de toile ; deux cordes me servoient d'étriers.

Je partis de Radjemahal en cet équipage, & il ne m'arriva rien de particulier jusqu'à Donapour, où je m'égarai. La nuit me surprit entre cette Aldée & Aurengabad. Un orage affreux & la difficulté des chemins ajoûtoient à l'horreur de ma situation. Je rencontrai, sur les neufs heures du soir, des Passagers qui me dirent que le Commerce de Donapour à Aurengabad étoit inrerrompu depuis quelques jours, à cause des ravages que faisoit un Eléphant sauvage, qui avoit même tué plusieurs personnes. Quel parti prendre ? Passer la nuit au milieu des champs, c'étoit me livrer aux tigres. Retourner à Donapour ? Jamais je n'ai aimé à revenir sur mes pas. Je m'abandonnai à la Providence, & continuai ma route. Je n'eus pas fait une cosse, que mon petit cheval commença à hannir. Il se dresse ensuite sur ses deux jambes de derriere, se met sur le cul, tombe à droite & moi à gauche. Ce manège ne me plaisoit pas trop : mais, comme je ne fus pas blessé, j'en fus quitte pour me relever & mener mon cheval en laisse. Pendant une demi-cosse, j'ignorai ce qui avoit si fort animé mon pauvre animal, qui jusqu'alors m'avoit paru fort humble. Bientôt j'apperçus au clair de la Lune qui commençoit à paroître, l'Eléphant qui, attaché entre quatre poutres avec de gros cables, faisoit des efforts incroyables, & dont vrai-semblablement l'odeur avoit frappé mon che-